

## Littérature et erreur historiographique

Bruno Védrières (chargé d'enseignement à l'Institut Universitaire de Formation des Enseignants, Université de Genève) [bruno.vedrines@unige.ch](mailto:bruno.vedrines@unige.ch)

Pour aborder le problème d'un accès à l'intelligibilité du passé par la littérature, nous avons choisi de nous pencher sur les écrits des combattants de la Grande Guerre. Ces textes présentent l'avantage d'avoir été l'objet d'importants débats historiographiques sur leurs usages et leurs éventuelles limites. On le sait, une vive controverse s'est fixée sur le rôle qu'il convient d'attribuer aux écrits des combattants, avec pour corollaire une lecture elle aussi très discutée de l'œuvre de Jean Norton Cru, *Témoins*, devenue un point de fixation et un enjeu majeur dans la stratégie argumentative des historiens travaillant sur ces questions.

### ***Témoins*, « un véritable ouvrage méthodologique »<sup>1</sup>**

Sans revenir dans le détail sur une argumentation développée par R. Cazals (2002), F. Rousseau (2003, 2006)<sup>2</sup>, R. Cazals & F. Rousseau (2003), R. Cazals & A. Loez (2008), F. Buton, A. Loez, N. Mariot, Ph. Olivera (2008), nous souhaitons nous inscrire dans la perspective qui présente *Témoins* comme un « véritable ouvrage méthodologique ». De cette méthode, un aspect nous intéresse particulièrement dans le cadre de cette communication, celui qui concerne l'analyse des problèmes liés à la littérarité du témoignage. Cette démarche originale, d'une grande richesse, permet d'envisager d'une manière plus globale la question de l'usage historien de la littérature. Elle a en effet conduit Cru, avec les outils conceptuels de son temps, à mener une réflexion qui trouve des échos dans les préoccupations contemporaines de l'analyse des textes.

### ***Jean Norton Cru* : « inutile et incertain »**

Il faut cependant, au préalable, dire que cette thèse ne fait pas l'unanimité et évoquer en quelques mots les tenants d'un discrédit, dont l'appréciation de Pascal à propos de Descartes semble bien résumer l'essentiel du jugement. Ainsi, la recension en 1994 de *Témoins* par J-J. Becker associe des concessions positives de pure forme : un ouvrage « d'une grande richesse documentaire, un monument que l'on doit visiter avec respect », à une critique qui tend à déprécier radicalement l'œuvre : « mais qui, à notre époque, ne correspond pas à ce que peut attendre la recherche historique ». À quoi bon parler de monument quand l'essentiel de la thèse, reprise par S. Audoin-Rouzeau & A. Becker, (2003), C. Prochasson (2001, 2008) et N. Beaupré (2006, 2011), revient à dessiner le portrait d'un Cru en inquisiteur soupçonneux, sectaire, dogmatique, hypercritique, faisant preuve d'une injustice à l'aune de sa subjectivité ? Le discours se fige, au fil des publications, en phraséologie : « norme rigide et sélective » (Audoin-Rouzeau & Becker, 2003, p. 63), « normatif » (Beaupré, 2006, pp. 12, 69, 100, 107) », « professeur zélé, Grand Correcteur » (Prochasson, 2008, p. 177), « à qui on ne la fait pas » (p. 93), « conception intégriste de la vérité historique » (p. 186), « vertigineuse opération de mise en ordre de la littérature de guerre qui apparente son œuvre à un travail de deuil caché sous une raideur scientifique obsessionnelle » (2008, p. 371). Le discrédit de l'œuvre s'appuie donc sur la psychologie de l'auteur, mais emprunte également deux voies complémentaires : l'une évoque, par une formule à effet, une « certaine forme de dictature du témoignage » (Becker & Audoin-Rouzeau, 2003, p. 64), l'autre consiste à nier que l'acte d'écrire un

---

<sup>1</sup> Rousseau, 2003, p. 17.

<sup>2</sup> Il faut ici souligner à quel point les travaux de F. Rousseau constituent un outil privilégié pour une herméneutique de *Témoins*, - pour au moins deux raisons en ce qui concerne notre propos : son édition en 2006 du livre de Cru et la publication en 2003 d'un ouvrage essentiel pour aborder la question de l'usage historien des textes littéraires, *Le procès des témoins de la Grande Guerre. L'affaire Norton Cru*.

témoignage s'inscrit dans un genre littéraire spécifique<sup>3</sup> pour le diluer dans un vaste corpus qui serait la « littérature de guerre des écrivains combattants. » Préférer cette périphrase, comme l'écrit N. Beaupré, à la notion trop réductrice de « témoignage » (2011, p. 49), n'est pas impossible si l'on souhaite comme lui présenter une histoire descriptive des différentes façons d'envisager la guerre dans la littérature de 1914 à 1920. Mais, d'un point de vue méthodologique, la distinction est indispensable, s'il s'agit de réfléchir au problème de la fiabilité de l'attestation. Elle permet en effet de reconsidérer la délicate question des textes de fiction par opposition aux textes factuels, et de penser un accès différencié à des connaissances sur la Grande Guerre. L'inégalité de leur valeur documentaire doit être appréciée pour établir la fiabilité de la preuve et viser une démarche véridique. C'est l'intention de Cru lorsqu'il élabore des outils méthodologiques pour évaluer la qualité de l'attestation de ceux qui se revendiquent témoins. Ces derniers intègrent à leur acte d'énonciation une déixis (personne, lieu et temps) qui ne laisse aucune ambiguïté sur la responsabilité de leurs affirmations, mais dès lors, ils acceptent (ou du moins devraient accepter) de soumettre leurs textes à une lecture critique empruntant les voies de la vérification.

En ce sens la notion de témoignage n'est pas réductrice, mais indispensable, d'autant plus si l'on reprend la réflexion de Ricœur sur les conséquences épistémologiques pour l'histoire d'une mise en doute radicale du témoignage (2000, p. 230), et que l'on en tire cette conclusion qu'il n'y a pas « mieux que le témoignage et la critique du témoignage pour accréditer la représentation historique du passé » (p. 364).

Encore faut-il admettre que la critique du témoignage ne revient pas à sa négation. Sur ce point, Ch. Jouhaud, D. Ribard et N. Schapira relèvent justement une contradiction dans l'ouvrage d'Audoine-Rouzeau et Becker, *14-18, retrouver la guerre*. « Entièrement construit sur la récusation épistémologique de la mémoire des témoins comme condition du travail historique, [il] n'en est pas moins tissé, passées les réflexions préliminaires, de très nombreuses citations de témoins, à chaque fois présentés comme exceptionnels et comme différents de tous les autres : le témoignage, en quelque sorte, fait de la résistance » (2009, pp. 339-340).

### La question de la littérarité

Nous aimerions aborder la question de la littérarité en nous inspirant du travail de Jouhaud, Ribard et Schapira (2009), auquel nous sommes grandement redevables pour l'ensemble de leurs réflexions, tout en insistant sur un point qui nous semble devoir être discuté. Ils font référence à la distinction entre bons et mauvais témoins, qui intéresse au premier chef le projet de *Témoins*, en formulant la réserve que cette distinction peut s'apparenter à un refus de prendre en compte la nature singulière de l'expérience d'écriture (p. 340). Cette réserve se précise quelques lignes plus loin : après avoir soutenu que *Témoins* « déplace puissamment des rapports convenus entre histoire et littérature », ils évoquent « les préjugés littéraires de l'auteur lui-même » (p. 343). Parler de « préjugés » est étrange si l'on approuve la démonstration des auteurs, qui insistent sur le fait que la notion même de littérarité doit être historicisée pour battre en brèche une conception consensuelle et intemporelle de la littérature. Ils rejoignent par là A. Compagnon pour qui la littérarité, en donnant une définition de la littérature, établit une évaluation, donc des valeurs et des normes, en un mot une idéologie de la littérature qui érige « sa préférence (un préjugé) en universel » (1998, p. 48). On ne voit dès lors pas très bien ce qui légitime une approche surplombante, présentant la conception littéraire de Cru comme tributaire d'idées reçues. Préjugé voire, mais par rapport à quoi qui ne le serait pas ? Ainsi, il nous semble paradoxal de minimiser l'apport de Cru sur ce point, alors qu'il est une des rares critiques à expliciter la construction de son jugement, en fonction évidemment de son entreprise de persuasion. Il est vrai qu'en exposant ses choix, il situe sa conception de la littérature

---

<sup>3</sup> La thèse de Charlotte Lacoste (2011) fournit un argumentaire très documenté et particulièrement convaincant sur ce point. Voir également F. Rastier (2005).

et son esthétique et, les rendant visibles, il affiche leur historicité et se prête ainsi plus facilement à la critique.

Cru, par exemple, prend en compte la singularité de l'expérience d'écriture et montre la fragilité de la mémoire en lien avec l'influence interdiscursive que peut subir un témoin : « Chacun sait qu'il est impossible au témoin de relater ce qu'il a fait et vu en restant strictement objectif. Il est homme et il est artiste, plus ou moins [...]. À la guerre, le témoin est soumis à des émotions d'une force exceptionnelle au moment même où se passent les faits les plus intéressants à noter et plus tard à raconter. [...] Le témoin oublie, mais s'il se contentait de perdre la trace des faits, il n'y aurait que demi-mal. En réalité sa mémoire le dupe : elle recrée à mesure ce qu'efface l'oubli et cette création n'est jamais conforme à la réalité primitive. Elle est inspirée par des notions longuement entretenues dans l'esprit, en l'espèce par l'image traditionnelle et légendaire de la guerre. Cela explique comment ce témoin pourra raconter, en toute bonne foi, qu'il a vu et accompli des choses conformes à la guerre selon les livres, mais en contradiction avec son expérience de combattant » (Cru, 1967, p. 188). Pour autant, Cru ne rejette pas le témoignage, mais il s'intéresse pleinement au processus de création, de sémiotisation, dont rend compte l'écriture particulière de chaque témoin.

Or, G. Philippe montre bien le processus historique d'émergence et de mise en place d'une littéarité caractéristique de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Il écrit que « la mutation de l'épistémè littéraire au tournant du XX<sup>e</sup> siècle procédait d'un élargissement à l'ensemble des genres littéraires d'interrogations propres à la poésie. Dès lors qu'il fallut trouver une sorte de dénominateur commun à tous les textes à caractère « artistique », la grammaire fit office de candidate idéale, puisque c'est sur elle que se portaient les expérimentations stylistiques les plus importantes de l'époque, en poésie, bien sûr, mais surtout dans le roman dont l'écriture était renouvelée par des expérimentations stylistiques à forte dimension grammaticale : point de vue, style indirect libre, monologue intérieur? ... toutes techniques de visée « indirecte » du référent qui rejoignaient en cela l'idéal « évocatoire » assigné à la poésie depuis les symbolistes. Désormais, le discours littéraire se distinguerait du langage commun parce qu'il dit indirectement ce qu'il a à dire » (2002, pp. 224-225). La littéarité, définie par la doxa dominante à l'époque de la Première Guerre mondiale, délimite le corpus littéraire, mais cette perception du littéraire comme « mode d'expression décalé » va - souvent, comme on le verra - à l'encontre de la reconnaissance esthétique des œuvres de témoins valorisées par Cru.

Préciser ce point contribue à éviter la confusion nécessairement induite par la généralité du terme littérature. À cet égard, A. Prost & J. Winter (2004) présentent l'analyse très intéressante pour notre propos de Paul Fussell, qui considère que l'ironie, « emblème même des discours issus de la guerre », émerge « parce que le langage d'avant guerre était incapable de dire l'expérience vécue des tranchées » (p. 249). Ils comparent cette thèse avec celle de J. Winter qui, lui, s'est intéressé à « une trajectoire très différente mais tout aussi puissante » d'un discours plus traditionnel, dérivé de « sources classiques, romantiques ou chrétiennes » (p. 250). Or, cette divergence, transposée dans le domaine littéraire, rend bien compte de la position de Cru, quand il distingue une esthétique à valeur euristique et une esthétique-leurre. La première donne accès à une connaissance pratique de l'expérience vécue du front, alors que la seconde apparaît trop influencée par la tradition ou par une littéarité d'avant-guerre inadéquate pour rendre compte de cette expérience.

Ainsi, Cru opère des distinctions non pas tant pour opposer témoignage et fiction, mais plutôt, dans la terminologie de Schaeffer, afin de différencier la feintise ludique (la marque de la fiction) et la feintise sérieuse (qui relève du domaine de la tromperie et de la manipulation). La feintise ludique crée un univers imaginaire dans lequel le récepteur peut fort bien s'immerger, mais elle ne l'induit pas à croire qu'il se trouve dans un univers réel (Schaeffer, 1999, p. 156). Si le contrat de feintise ludique est clair, il n'y a pas de raisons de passer de la fiction à de fausses croyances et de tomber dans l'illusion (1999, p.192). C'est cette absence de clarté que Cru reproche à certains écrivains comme Barbusse, Dorgelès ou Remarque (1967, pp. 110-112). Ils sortent du champ de la fiction en mélangeant dans leurs œuvres des segments à dominante de feintise ludique et de feintise sérieuse,

mais sans permettre au lecteur d'un point de vue pragmatique de les identifier - ce qui l'entraîne inéluctablement à être leurré.

### Stratégies de discours

On ne peut dès lors qu'être perplexe lorsque la disqualification du travail de Cru passe par l'argument selon lequel il ne comprendrait pas ce qu'est *la* littérature, qu'il en aurait une vision appauvrie et restrictive. Reconnaissons plutôt que deux conceptions de la littérarité sont en lutte dans le champ littéraire, et qu'elles mettent en œuvre des stratégies discursives opposées en fonction de leurs visées. L'esthétique de la littérature de témoignage - et non pas de *la* littérature - telle que Cru la conçoit, est organiquement liée à sa valeur documentaire. Mais contrairement à la critique qui le présente comme dogmatique, il n'affirme pas que la littérature doit être uniquement cela.

La question des stratégies discursives a été théorisée par P. Charaudeau (Charaudeau & Maingueneau, 2002, p. 549), pour qui un acte de langage se structure dans un espace de contraintes conditionnant sa validité et dans un espace de choix, qui mobilisent des stratégies. Cru s'intéresse au processus de construction de ces stratégies, en particulier celles de légitimation et de crédibilité, qui sont étroitement liées.

### Une stratégie de légitimation

S'il y a bien un aspect de la question qui obsède Cru, c'est comprendre les facteurs qui peuvent compromettre la fidélité de l'attestation et empêchent d'appréhender correctement une guerre radicalement nouvelle par ses proportions et ses conséquences. *Témoins* manifeste de manière éloquente que parmi les causes possibles, l'art littéraire occupe une grande place, car il structure profondément la sémiotisation du fait en événement. La lecture de *Témoins* frappe par les multiples occurrences présentant le témoignage dans une perspective d'analyse du discours, qui elle-même trouve son sens dans le cadre d'une méthode ayant pour objet la légitimité de la mémoire des combattants. De multiples voix en effet s'élèvent pour dire leur vérité sur la guerre : témoins, politiciens, historiens, journalistes, associations d'anciens combattants, etc. Il y a donc bien une lutte pour construire une posture d'autorité. Or, du point de vue de l'histoire, Prost et Winter rappellent opportunément que « la guerre, c'est d'abord les hommes qui la font » (2004, p. 109), et ils ajoutent : « On ne s'en douterait pourtant pas à lire les innombrables volumes parus sur la guerre dès l'armistice et durant tout l'entre-deux guerres. Le poilu est l'oublié de ces histoires » (p. 109). Les combattants sont exclus (p. 110). Le dossier de presse publié dans l'édition de *Témoins* de 2006 atteste amplement d'une lutte des discours sur la Grande Guerre pour être reconnus. Quels sont donc les savoirs qui vont prévaloir dans la configuration discursive légitimée sur la guerre ? Un témoin comme M. Deauville en évalue parfaitement l'enjeu : « Nous qui avons vu la guerre telle qu'elle est, laide et inintéressante, ne conservons-nous pas l'idée que les combats des armées napoléoniennes devaient être grandioses? Nous ne les croyons tels, que parce que ceux qui y ont assisté, ont permis à ceux qui ne les ont pas vus de dire qu'il en était ainsi. Ils y trouvaient l'avantage de se tailler dans le passé des rôles de héros [...]. Prenons garde, autour de nous se lève la phalange redoutable des imposteurs, et si par malheur quelqu'un d'entre eux a du génie, il fera naître chez nos descendants le désir de revivre une époque semblable à la nôtre. Il les y précipitera » (Cru, 2006, p. 121).

La transmission d'un savoir combattant obsède Deauville, mais elle s'impose à l'évidence pour Cru également : « Si nous, combattants, nous pouvions peindre notre guerre avec assez de vérité et d'art pour que les hommes de demain, nous lisant, éprouvent mentalement des souffrances assez identiques à celles que nous avons éprouvées réellement, alors le problème de la paix permanente serait résolu, la guerre deviendrait impossible, non pas matériellement, bien mieux : impossible à

concevoir, à accepter dans l'esprit. » Dans cette citation, Cru, parlant de vérité et d'art, convient de la nécessité d'un travail d'écriture. Il ne tombe pas dans l'illusion d'une transparence du langage qui permettrait d'accéder au fait brut et l'expression « assez identiques » est de ce point de vue, significative, car elle prend en compte la différence existentielle entre ceux qui ont réellement risqué leur vie au front et les autres. Pour Cru, le témoignage donne forcément un point de vue sur les faits. La réflexion sur la possibilité même de partager l'expérience et sur la meilleure façon de la partager est donc constitutive de la nature scripturaire du témoignage. On trouve d'ailleurs trace de cette préoccupation dans le dossier de presse de *Témoins* (2006, p. S 171). Le document, résultat d'un exposé de Cru suivi d'un entretien qui ont eu lieu le 16 novembre 1930 au siège parisien de l'Union pour la vérité, présente l'avantage de synthétiser sa pensée ; le point VII nous intéresse particulièrement puisqu'il traite des artifices littéraires. Leur absence est une condition pour la véracité du témoignage. Or, on constate que les artifices pour Cru ne renvoient pas à la littérature en général : « C'est un fait trop peu connu que des notes spontanées, griffonnées dans la tranchée, et plus tard fidèlement retranscrites, ont pu être une matière d'une grande valeur littéraire » (2006, p. S 174). Ses réserves concernent exclusivement une littérature ostentatoire qui recherche le sensationnel propre à captiver le lecteur : scènes à forte tension narrative (péripéties rocambolesques, chutes à effet), couleur locale (pittoresque du langage argotique, du macabre), lieux communs sur le soldat, virtuosité stylistique mais dans le sens de l'emphase, de l'hyperbole, de la métaphore au service d'images au fort pouvoir émotionnel.

Ce n'est donc pas l'esthétique littéraire ni même l'effet en soi qui sont dénoncés, mais la survalorisation et la priorité de l'effet recherché aux dépens de l'authenticité. Cru montre également, en illustrant son analyse de nombreux exemples, à quel point la mémoire discursive des auteurs se plaçant dans une filiation générique antérieure - celle de l'épopée particulièrement - a pu être un puissant facteur de dérive fabulatrice qui a nourri les « fétiches du patriotisme »<sup>4</sup> (Cru, 2006, p. 451). Pour lui, le style du témoignage ne requiert pas pour être littéraire de se fonder sur une rhétorique de l'héroïsation à outrance, d'un manichéisme hérité des chansons de geste. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'il est conforté sur ce point par des survivants de la Shoah, comme Imre Kertész par exemple : « Je cite des auteurs [Borowski, Améry] qui nous ont transmis leur véritable expérience de l'Holocauste et qui parlent déjà la langue d'après Auschwitz. Quelle est cette langue ? Pour mon propre usage, je l'ai nommée à l'aide d'un terme de musique - langue atonale. Si nous considérons la tonalité, le ton unique, comme une convention, alors l'atonalité déclare que cette tradition, cette convention n'est plus valable. [...] Les rares personnes qui ont consacré leur existence à témoigner de l'Holocauste savaient pertinemment que la continuité de leur vie était brisée, qu'elles ne pouvaient plus vivre selon ce que leur proposait la société, et qu'elles ne pouvaient pas formuler leur expérience dans la langue d'avant Auschwitz » (2009, p. 217). Kertész s'oppose donc au lieu commun de l'indicible et d'une écriture impossible après Auschwitz, mais formule l'idée partagée par Cru (et par d'autres, Levi, Antelme, Delbo, Hyvernaud...) que des événements historiques traumatiques d'une telle ampleur nécessitent une profonde réflexion sur l'écriture. Ce que Cru refuse, ce n'est donc pas la littérature, mais l'aveuglement face aux conséquences de certains choix esthétiques en matière d'écriture et si la réception de *Témoins* a été si polémique, c'est que le livre

---

<sup>4</sup> Ces fétiches indignent également Louis Barthes : « Si nous souffrions ainsi stoïquement sans plaintes inutiles, qu'on ne vienne pas raconter que c'était par patriotisme pour défendre le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, pour que ce soit la dernière guerre et autres balivernes, c'était tout simplement par force, parce que victimes d'une implacable fatalité on devait subir son sort, chacun sachant bien que pris dans les dents terribles d'un formidable engrenage, il serait broyé à la moindre velléité de révolte. Et perdant notre dignité, notre conscience humaine, nous n'étions plus que des bêtes de somme avec comme elles leur passivité, leur indifférence, leur hébétude » (2003, p. 168). « Nos chefs ne s'y trompaient pas, ils savaient bien eux que ce n'était pas la flamme du patriotisme qui inspirait cet esprit de sacrifice, c'était simplement esprit de bravade pour ne pas sembler plus poltron que le voisin, puis la présomptueuse confiance en son étoile, pour certains la secrète et futile ambition d'une décoration, d'un galon, enfin pour la masse l'inutilité de récriminer contre une fatalité implacable » (2003, p. 376).

proposait sans nul doute une herméneutique paradoxale, qui heurtait celle d'autres acteurs en position légitime : « hiérarchie militaire, [...] grands universitaires, [...] corporation des journalistes, [...] écrivains à succès, [...] Académie française. [Cru] osait dire, au sujet de la vie au front, que « trop d'historiens ne le cédaient pas en naïveté au plus candide des petits rentiers » » (Cazals & Rousseau 2001, p. 102).

### Une stratégie de crédibilité

Cru affirme donc clairement que la littérature, à certaines conditions, peut produire une connaissance utile pour la recherche de la vérité historique. Il reste toutefois à préciser la nature de cette connaissance. C'est ce à quoi s'emploie J. Bouveresse (2008, p. 59), reprenant les analyses d'H. Putnam qui opère une distinction entre une connaissance conceptuelle et une connaissance pratique. La première concerne la puissance imaginative des auteurs : il est possible d'imaginer un soldat comme le Bardamu de Céline ou le SS Max Aue de J. Littell, mais pour que ces connaissances d'une possibilité deviennent pratiques, il faut qu'elles aient été confrontées à l'expérience d'autres individus. Cette distinction est fondamentale, car dans un cas, nous avons affaire à une connaissance pratique empirique, dans l'autre à une « espèce de connaissance », mais bien différente de la première qui nous renseigne non sur l'empirique où les événements sont réellement arrivés, mais sur la manière de le fantasmer, le mythifier, le transposer dans l'imaginaire<sup>5</sup>. Le lien avec la question de l'attestation et de la garantie est évident et on conviendra que distinguer les deux types de connaissances est indispensable si l'on envisage une action à partir de cette attestation et si, du point de vue de l'histoire, on souhaite faire la différence entre la vérité et l'erreur<sup>6</sup>. Ainsi, la connaissance pratique a, dans la perspective de Cru, un rapport direct avec la question de savoir comment nous pouvons et devons vivre avec une connaissance vraie de la guerre, rendue possible par le truchement de « ceux qui l'ont vue de près » (2006, p. 13). « Serait-ce un paradoxe de prétendre que la destinée future de l'humanité dépendra dans une large mesure de notre science du témoignage et de notre habileté à l'interpréter pour en tirer avantage ? » (Cru, 1967, p. 119). Au-delà de la conviction et de sa formulation, que l'on peut trouver idéalistes, reste un problème essentiel pour l'historiographie que rappelle Ricœur : « La tâche de l'historien face aux événements "aux limites" [...] s'étend à la discrimination des témoignages en fonction de leur origine : autres sont les témoignages de survivants, autres ceux d'exécutants, autres ceux de spectateurs impliqués à des titres et à des degrés divers dans les atrocités de masse ; il revient alors à la critique historique d'expliquer pourquoi on ne peut écrire l'histoire englobante qui annulerait la différence insurmontable entre les perspectives » (2000, p. 334).

### Représentations

L'une des attaques les plus nettes pour décrédibiliser le travail de Cru consiste à montrer que son littéralisme obtus l'aurait empêché de prendre en considération les représentations. « C'est moins la recherche d'une vérité des faits rapportés par les récits et poèmes de guerre qui nous intéresse que la réalité des représentations qu'ils véhiculent. En ce sens, nous nous plaçons délibérément en rupture avec une historiographie qui, à la suite de Jean Norton Cru, a cherché à démontrer ou à infirmer les affirmations de ce qu'elle a baptisé des « témoins ». Il ne s'agit pas en effet pour nous de rechercher dans les textes littéraires étudiés un reflet représentatif de l'expérience des soldats à

---

<sup>5</sup> Cru cite un propos de Dorgelès qui l'a particulièrement frappé : « [...] j'ai incorporé dans un récit imaginaire des éclats de vérité. [...] J'ai déformé, imaginé, refondu, et il s'est fait dans mon esprit un si tragique alliage que je ne saurais plus reconnaître aujourd'hui la fiction de la réalité » (Cru, 2006, p. 592).

<sup>6</sup> Les débats récents à propos des œuvres de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes* ou de Yannick Haenel, *Jan Karski*, abordent également la question de la connaissance. Que ce soit du côté de l'histoire (Boucheron, 2011 ; Wieviorka, 2010) ou du côté de l'herméneutique (Rastier, 2007, 2010, 2011 ; Lacoste, 2010 et 2011), la prétention de ces écrivains à une connaissance pratique est fortement discutée.

travers les textes littéraires. C'est la littérature en tant que pratique culturelle qui est notre objet, de même que les représentations qu'elle véhicule » (Beaupré, 2006, p.17).

Mais que vaut une pratique culturelle suspendue dans le monde des idées ? L. Werth, cité par Beaupré quelques pages plus loin (p. 45), pose la question : « D'où viennent ces idées ? [...] Peu importe. Elles existent. Et, devant la guerre déclarée, qui n'est pas encore un état de choses, elles mènent les hommes et les femmes. » Werth manifeste ainsi qu'en l'occurrence, des actions sont engagées qui, elles, sont du domaine des usages de ces représentations. Cet aspect de la question est bien mis en perspective par Cazals et Rousseau : « [Cru] aurait également approuvé les mises en garde les plus récentes (Antoine Prost, Carlo Ginzburg, Pierre Laborie...) contre une histoire étroite des *représentations* qui ne voudrait pas chercher à savoir de quoi elles sont des *représentations*, qui traiterait de naïveté positiviste la volonté de confronter les témoignages aux réalités qu'ils *représentent*. Il est intéressant d'analyser comment telle école de pensée, telle catégorie sociale se *représente* l'affaire Dreyfus ; il n'est pas inutile de s'intéresser aux preuves de l'innocence du capitaine » (2001, 108-109).

Cru, en effet, ne doute pas des représentations, sinon elles ne l'occuperaient pas tant, mais il s'évertue à montrer qu'elles peuvent être évaluées en fonction de leur influence directe sur les manières d'agir.

Il faut en outre noter que la pratique culturelle est parfois sollicitée pour justifier des thèses sur la violence de guerre, notamment celle exercée par arme blanche, qui fait que l'on glisse de la réalité des représentations vers la réalité tout court. Ainsi Audoin-Rouzeau et Becker (2003, p. 65) prennent-ils caution d'un texte de Cendrars pour illustrer la fureur des corps à corps. Cet écrivain, dont la propension à la fabulation est partie intégrante de son univers poétique, est pourtant considéré comme un témoin « d'une immense liberté de ton », permettant d'approcher « l'expérience guerrière ». Pourquoi cette représentation renverrait-elle à une réalité tangible plus que les autres ? Pourquoi choisir Cendrars plutôt que Lintier ou Genevoix ? Pourquoi ne pas confronter les témoignages sur l'arme blanche comme le fait Cru (2006, pp. 113, 215, 281, 383, 605...) ? La corroboration d'une attestation se fait en utilisant l'expérience non pas d'un témoin, mais d'un ensemble de témoins, et c'est la confrontation systématique de leurs attestations qui permet, dans *Témoins*, de dégager la valeur documentaire. Dans une lettre à sa sœur du 12 mai 1924, il écrit : « je lis mon cent-unième livre de guerre et je confesse que je ne me sens nullement fatigué du sujet. Au contraire, ce que je sens, c'est une plus grande expérience de l'expérience des autres, donc une plus grande aptitude à comprendre et à juger ce que je lis » (H. Vogel dans Cru, 1967, p. 174).

De même, il n'est pas toujours aisé de distinguer, dans le livre de N. Beaupré, le statut des représentations littéraires qui témoignent d'une fantasmagorie de la guerre et celles relevant du réel attesté. Beaupré cite G. Brethollon, dont le « long poignard fait des merveilles », et ajoute que « ces armes, redécouvertes par les historiens dans les collections des musées, sont une source précieuse qu'il est possible de « croiser » avec les textes littéraires qui les évoquent » (2006, p. 129). On peut effectivement trouver des poignards, personne ne le nie. Reste à savoir s'ils ont été utilisés pour tuer. Et, problème supplémentaire en l'occurrence, Cru démontre que *Le carnet de route d'un sous-officier du génie* de Brethollon est l'œuvre du père Auguste Brethollon qui a voulu élever « un monument à la gloire de son fils » (2006, p. 503), et qui donc n'a pas fait la guerre « relatée » par son fils. Si la violence des corps à corps est indiscutable dans l'imaginaire de certains écrivains, peut-on en inférer pour autant la fréquence de l'usage effectif ? Un fait semble pourtant acquis, c'est que si l'on « croise » ces représentations avec les statistiques médicales, comme le fait F. Rousseau (2003, p. 75), on constate que sur un total de 2'052'984 blessés, seulement 0,3 % l'ont été par arme blanche, ce qui donne une juste mesure de cette forme de violence comparée à toutes les autres.

## Conclusion

Ces quelques réflexions visaient à aborder la question de la vérité et de l'erreur historiographiques en lien avec l'usage du texte littéraire comme source. Nous avons vu que Cru ne cède pas à l'illusion de croire que le témoin-écrivain puisse donner accès à des faits bruts, mais qu'il tente de prendre la mesure des traits spécifiques d'un acte de langage à la fois esthétique et testimonial. En mettant son œuvre au service des historiens, comme il l'explique dans son introduction, il les encourage à considérer qu'il s'agit d'une condition nécessaire pour que la nature historique de la littérature ne « demeure le point aveugle » (Chartier & Jouhaud, 1989, p. 71) de travaux qui fondent leur propos en citant la parole des témoins.

## Bibliographie

- Audoin-Rouzeau, S. & Becker, A. (2003) [2000]. *14-18, retrouver la guerre*. Paris : Gallimard, folio histoire.
- Barthas, L. (2003). *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*. Introduction et postface de Rémy Cazals. Paris : La Découverte poche.
- Beaupré, N. (2006). *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*. Paris : CNRS Éditions.
- Beaupré, N. (2011). « De quoi la littérature de guerre est-elle la source ? Témoignages et fictions de Grande Guerre sous le regard de l'historien ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2011/4 n° 112, pp. 41-45.
- Becker, J.-J. (1994). « Cru Jean Norton, Témoins. (Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928) ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1994/1, Volume n° 41, pp. 113 – 115
- Bouveresse, J. (2008). *La Connaissance de l'écrivain*. Marseille : Agone.
- Buton, F., Loez, A., Mariot, N. & Olivera, Ph. (2008). *1914-1918 : retrouver la controverse*. URL : <http://www.laviedesidees.fr/1914-1918-retrouver-la-controverse.html>.
- Cazals, R. (2002). « 1914-1918 : oser penser, oser écrire ». *Genèses*, 46, mars 2002, pp. 26-43.
- Cazals, R. & Rousseau, F. (2003). *14-18, le cri d'une génération*. Toulouse : Editions Privat.
- Cazals, R. & Loez, A. (2008). *Dans les tranchées de 1914-18*. Paris : Éditions Cairn.
- Charaudeau, P. & Maingueneau, D. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.
- Chartier, R. & Jouhaud, C. (1989). « Pratiques historiennes des textes ». In C. Reichler (dir.). *L'interprétation des textes*. (1989). Paris : Éditions de Minuit.
- Compagnon, A. (1998). *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*. Paris : Seuil. Essais n°454.
- Cru J.-N. (1967). *Du témoignage*. Edition Jean-Jacques Pauvert. [Première édition en 1930. Paris : Gallimard]
- Cru, J.-N. (2006). *Témoins: essai d'analyse et de critique des souvenirs des combattants édités en français de 1915 à 1928*. Préface et postface de Frédéric Rousseau. Presses Universitaires de Nancy. [Première édition ; 1929, Éditions Les Etincelles].
- Jouhaud, Ch., Ribard, D. & Shapiro, N. (2009). *Histoire, Littérature, Témoignage*, Paris : Folio histoire, Gallimard.
- Lacoste, C. (2010). *Séductions du bourreau, négation des victimes*. Paris : Presses Universitaires de France.



Lacoste, C. (2011). *Le témoignage comme genre littéraire en France de 1914 à nos jours*. Thèse de Doctorat, Université Paris Ouest Nanterre La Défense et Université Paris VII Vincennes Saint-Denis.

Philippe, G. (2002). *Sujet, verbe, complément. Le moment grammatical de la littérature française 1890-1940*. Paris : Gallimard.

Prochasson, C. (2008). *14-18. Retours d'expérience*. Paris : Éditions Tallandier.

Prost, A. & Winter, J. (2004). *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*. Paris : Éditions du Seuil.

Rastier, F. (2005). *Ulysse à Auschwitz, Primo Levi le survivant*. Paris : Éditions du Cerf.

Rastier, F. (2007). *Croc de boucher et Rose mystique - Enjeux présents du pathos sur l'extermination*. *Texto ! Textes et cultures* [URL : <http://www.revue-texto.net>], XII, 2, avril 2007, pp. 1-27.

Rastier, F. (2010). « Témoignages inadmissibles ». *Littérature*, 2010/3, n° 159, pp. 108-129.

Rastier, F. (2011). *Enchanteurs romanesques*. *Texto ! Textes et cultures* [URL : <http://www.revue-texto.net>], vol. 16, n°4.

Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Éditions du Seuil.

Rousseau, F. (1999). *La Guerre censurée. Une histoire des combattants européens de 14-18*. Paris : Éditions du Seuil.

Rousseau, F. (2003). *Le procès des témoins de la grande guerre. L'affaire Norton Cru*. Paris : Éditions du Seuil.

Schaeffer, J.-M. (1999). *Pourquoi la fiction ?* Paris : Éditions du Seuil.